

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Acropolis est la revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France

Octobre 2025

N°375

SOMMAIRE

2 ÉDITORIAL

La vraie prudence implique de prendre des risques



4 PHILOSOPHIE

Rencontre avec James Becht, Une aventure humaine et philosophique en milieu rural

7 SOCIÉTÉ

Les nombreux visages de la spiritualité moderne

12 Philosophie

Proclus, le dernier des philosophes de l'Antiquité

15 SYMBOLISME

Symbolisme du Centre

17 SOCIÉTÉ

Diversité et équité : Vers une nouvelle conception de l'égalité

21 À LIRE

*Le Quartet d'Oxford
Quand quatre femmes britanniques réinventent la philosophie*

23 PHILOSOPHIE

La vieillesse, la maladie et la mort

25 SOCIÉTÉ

Vocation et formation des jeunes



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone

La vraie prudence implique de prendre des risques

Thierry ADDA

Président de Nouvelle Acropole France



Dans son ouvrage *Risquer la prudence, une pratique de la sagesse antique*, Catherine Van Offelen définit avec clarté la dérive de la prudence à laquelle nous assistons aujourd'hui : « Les Grecs utilisaient le terme de *phronêsis* pour désigner la prudence audacieuse. Pour nous, un oxymore. Pour les Anciens, un pléonasme. Le prudent Grec est un héros. Le prudent 2.0, un confiné. On a remplacé l'appel à tout oser par l'invitation à rester chez soi »¹.

Difficile d'être plus clair, tant ce que nous comprenons « par prudence » s'éloigne chaque jour un peu plus du sens que lui donnaient les Grecs. Pour eux la prudence, loin de n'être qu'un principe de précaution pour les frileux, touchait à la vertu, en prenant la forme d'une petite sagesse indispensable à l'existence. Elle devenait ainsi l'aptitude audacieuse d'atteindre le but fixé, sans jamais renoncer au discernement, la capacité à conjuguer risque et mesure dans un quotidien imprédictible. Cette sagesse pratique qui permet d'être fidèle à soi-même nous manque cruellement aujourd'hui, la sagacité pour trouver le juste milieu entre l'excès et le manque nous fait désormais défaut. Nous tombons à l'envi dans l'imprudence et le précautionnisme.

Le précautionnisme, cette posture qui juge légitime toute action exempte de risques, est lourde de conséquences dans la construction de l'individu. Les récentes enquêtes² sont riches

de signification : 94 % des jeunes de 15 à 29 ans se disent inquiets pour au moins un enjeu majeur. Pour 34 % d'entre eux, l'anniversaire de leur majorité a engendré un réel stress en raison des nouvelles responsabilités que cela impliquait dans un contexte incertain, quand 25% d'entre eux souffrent carrément de dépression³. En d'autres termes, l'autonomie est faible (41 % de jeunes n'ont géré ni lessive ni cuisine avant l'âge de 21 ans) et notre époque est devenue allergique au risque. Nous mettons des casques aux enfants pour faire du toboggan, nous voulons des assurances contre la pluie, contre la panne, nous fuyons l'inconnu, nous voulons tout prévoir, tout contrôler, tout mesurer. On ne sera donc pas surpris du phénomène de la « tétine géante » ou tétine pour adulte, qui s'est propagé à l'échelle mondiale via des plateformes comme TikTok depuis l'été 2025... même s'il est légitime d'être attristé de l'effondrement moral que cela implique.

Sans avoir besoin de le théoriser, les Anciens savaient, comme l'écrivit Simone Weil dans *L'Enracinement*, que « le risque est un besoin de l'âme, un besoin aussi essentiel que la sécurité, que l'âme humaine a besoin de se sentir exposée à des dangers, à des incertitudes, pour éprouver sa liberté, sa valeur, son courage. » Ils avaient compris que le risque n'est pas seulement danger, mais également la condition du courage, et de tout progrès.

Ils savaient que l'individu assumant en conscience le risque pour un motif élevé, y trouverait toujours une opportunité d'engagement, d'ouverture, et de nouveaux possibles.

L'imprudence est l'autre extrême. Absence de réflexion profonde, de prise en compte du long terme. Elle repose, comme pour notre relation à la terre ou à la sauvegarde des espèces, sur une indifférence au bien commun, qui pèse peu au regard de notre intérêt, que ce soit à l'échelle des individus ou des pays. La recherche du bénéfice à court terme, la jouissance sans entraves, la précipitation et la négligence sont reines. Nous vivons une époque violente et imprudente jusqu'à l'inconscience. On agit sans voir, par impulsion, passion, ou simple paresse du jugement. On consomme sans mesure, comme si les ressources étaient infinies, et on délègue la réflexion à l'Intelligence Artificielle. Nous refusons de voir que nous dédions nos vies à des motifs futiles, que nous nous aveuglons dans le tumulte des réseaux sociaux. Qu'à choisir l'émotion en lieu et place de la raison, nous y perdons notre âme...

Pourtant, il est possible de faire un autre choix. Dans son ouvrage *Le Pouvoir des sans pouvoir*, Vaclav Havel disait : « *Résister, c'est choisir de vivre dans la vérité, même quand tout autour vous pousse au mensonge* ».

Vouloir la vérité, c'est de tout temps, et selon les lieux, prendre le risque de l'émancipation, de la marginalisation, de la répression, ou du ridicule. Mais ce risque est une force libératrice, car il rend à l'homme sa dignité.

Sans peur ni inconscience, redonnons à la prudence son sens premier. Le premier risque à prendre est celui de se donner le temps de penser, tout seul, par soi-même.

En ce sens, philosopher devient une nécessité de clarté, une forme de résistance spirituelle pour retrouver une attention vigilante au monde et à nous-mêmes. Mathieu Ricard le résume très bien quand il dit que l'attention « *est la faculté de maintenir la clarté de l'esprit. Elle nous permet de ne pas être emportés par le flot des pensées, mais de revenir encore et encore à ce que nous vivons* »⁴.

La résistance spirituelle, c'est oser l'inconnu, s'exercer au risque, à l'incertitude, à l'imprévu et donc à la liberté. De là seulement peut naître l'espérance comme une conviction profonde qui transcende la réalité immédiate. Comme le disait si bien Karl Jaspers dans *La Foi philosophique* : « *L'espérance est une force qui naît dans l'homme lorsqu'il accepte l'incertitude de l'existence.* » ■

(1) Alexandre Devecchio, Catherine Van Offelen : « on a remplacé l'appel à tout oser par l'invitation à rester chez-soi », paru dans le Figaro Magazine du 01/05/2025

(2) Enquête réalisée par la Mutualité Française, en partenariat avec l'Institut Montaigne et l'Institut Terram, auprès de 5633 jeunes âgés de 15 à 29 ans, répartis entre la France et les Départements et Territoires d'Outre-mer. Cette enquête analyse les vulnérabilités psychologiques des jeunes selon leur lieu de vie, leur situation sociale, économique et culturelle ainsi que leur exposition aux facteurs numériques et environnementaux.

<https://www.mutualite.fr/actualites/sante-mentale-des-jeunes-lenquete-de-la-mutualite-francaise/>

(3) <https://www.apprentis-auteuil.org/sites/default/files/medias/file/2025/06/CP%20Sondage%20Apprentis%20d%27Auteuil%20x%20OpinionWay%20-%20Devenir%20adulte.pdf>

(4) Extrait de l'interview de Christophe André, réalisé par Jérôme Cordelier, paru dans l'hebdomadaire Le Point du 24/11/2024

© Photo : Wikipedia. La prudence de Piero Pollaiuolo

© Nouvelle Acropole



Rencontre avec James Becht, libraire et éditeur, docteur en philosophie

Une aventure humaine et philosophique en milieu rural

Propos recueillis par Louissette BADIE

« On peut vivre sans philosophie, mais on vit moins bien ! » Jankélévitch

James Becht (1) a ouvert la librairie « Convergences » à Sainte-Gauburge-Sainte-Colombe, village de l'Orne. Un lieu de rencontre et de réflexion autour de la philosophie.

La librairie est située au cœur d'un bourg rural. Elle se nomme *Convergences*, un nom bien trouvé à deux titres. D'abord parce qu'elle est installée à l'intersection de deux routes départementales bien fréquentées. Ensuite parce que la librairie propose un grand éclectisme et elle est un lieu où se croisent des gens très différents. C'est un lieu qui vend des livres, mais également un espace de rencontre et de réflexion.

Entre les livres, le bon café, le thé parfumé, les petits plats succulents et les petites douceurs, James et sa femme Charlotte ont su créer un véritable lieu de vie très accueillant pour le village et ses alentours.

James et Charlotte y animent aussi un café philo, une maison d'édition, une galerie d'art et un salon de thé.

La revue *Acropolis* est allée à la rencontre de James Becht pour découvrir cette aventure originale qui a commencé fin 2023.

Revue *Acropolis* : *Comment est née cette aventure philosophique ? Pourquoi un tel projet ?*

James Becht : Lorsque j'étais lycéen à Paris, je travaillais avec un bouquiniste. J'ai ensuite étudié la sociologie et la philosophie, jusqu'à l'obtention d'un doctorat.

Sur le plan professionnel, j'ai été libraire à Paris. Par la suite, après le décès des responsables, j'ai travaillé dans la cybersécurité. Et, il y a dix ans, nous nous sommes installés avec nos enfants dans l'Orne. Le projet de tenir une librairie dans notre village s'est concrétisé il y a un peu moins de deux ans.

Revue Acropolis : *La devise du lieu, dites-vous c'est : « Les gens pensent ». Pouvez-vous nous en dire plus ?*

J.B. : Ce qui me semble essentiel c'est d'accompagner chacun pour ouvrir la possibilité d'exprimer une pensée. Tout le monde a capacité à penser, d'où notre devise : « les gens pensent ». La philosophie est avant tout un exercice qui se pratique au quotidien. Elle n'est pas une discipline universitaire ni un bavardage superficiel. Ici, il n'y a pas de « prêt-à-penser ». Dans nos cafés philo, il y a la tentative d'une expérience de pensée, avec quelques exigences pour en assurer le déroulement.

Revue A. : *La librairie avec le salon de thé est ouverte tous les jours, même le dimanche ?*

J.B. : Jusqu'à récemment, la librairie était en effet ouverte tous les jours de 9h à 19h (sauf le dimanche jusqu'à 17h). Nous avons décidé de fermer le lundi et le jeudi, non pas faute d'affluence, mais tout simplement pour redonner plus de place à notre vie familiale. Ceci étant dit, à la campagne, les gens viennent de loin et ont l'habitude de se déplacer. Assurer une forte présence est essentiel, ne serait-ce qu'au niveau du service proposé. Nous prévoyons d'ailleurs d'ouvrir à nouveau les lundis et jeudis, une fois que nous nous serons réorganisés pour cela. Cela signifie une présence et une disponibilité très importantes que nous assurons, Charlotte et moi.

Revue A. : *Qui sont vos clients ?*

J.B. : La campagne, contrairement à de nombreux préjugés, n'est pas un désert culturel et il n'est pas vain d'y proposer des activités. Dès le début, l'accueil de la population a été enthousiaste. Entre un tiers et la moitié de nos clients sont des urbains qui ont des maisons secondaires, ou qui sont en train de se sédentariser ici. Il y a aussi une clientèle de passage, car nous sommes situés sur un axe routier assez important. Et puis, les habitants de longue date viennent aussi. Pour ce qui est des nouveaux arrivants, dont la plupart viennent de Paris ou de la région parisienne, ils demandent à trouver ici un petit peu de ce qu'ils ont laissé derrière eux. C'est ce que nous faisons à notre humble échelle, comme d'autres commerces du village. C'est essentiel.

Revue A. : *Avez-vous constaté un besoin de culture en milieu rural ?*

J.B. : Après un an et demi d'activité, on peut affirmer que des lieux comme le nôtre répondent à un réel besoin de la population. Il y a une forte demande d'offre culturelle. La réflexion, la pensée, la création doivent être valorisées dans notre territoire. L'absence d'offre culturelle rendrait les gens plus vulnérables. Bien sûr, il y a toujours des habitants qui hésitent à pousser la porte d'une librairie, qui n'osent pas, car ils s'imaginent que ce n'est pas pour eux. Nous sommes aussi là pour leur démontrer le contraire, en étant toujours attentifs à leurs besoins et à leurs demandes.

Revue A. : *Comment choisissez-vous les livres de votre librairie ?*

J.B. : Chaque rayon est approvisionné avec soin. Nous sommes une librairie de fond. Chaque rayon est traité comme une librairie spécialisée en miniature, avec un choix éditorial précis.

Nous couvrons les mêmes thématiques que toute librairie généraliste : littérature générale et littérature de l'imaginaire, jeunesse, sciences humaines, histoire, critique sociale, bandes dessinées (européenne, manga, comics...), nature et écologie, philosophie, spiritualité, arts, poésie, cuisine, jardins... sans oublier un considérable rayon équestre, qui est l'une de nos spécialités.

Nous avons fait le choix d'un éclectisme qui nous correspond dans le choix des thèmes et des auteurs.

Revue A. : *Vous organisez de nombreux événements culturels variés. Que pouvez-vous en dire ?*

J.B. : La librairie propose de nombreux événements : des cafés philo, qui ont lieu tous les samedis à 11h, un café théologie, qui a lieu un mercredi matin sur deux. Un espace exposition a également été ouvert à l'étage. Et il y a aussi des activités à thème : soirée littérature, soirées contes, animations autour du cheval et de l'équitation.

Revue A. : *Quel est votre bilan après un an et demi d'activité ?*

J.B. : Je constate que nous répondons à une réelle attente et cela nous encourage à poursuivre. Je dirais qu'il y a beaucoup de gens différents aux idées différentes. On n'a pas besoin de penser pareil pour vivre ensemble. Et réaliser cela, c'est une vraie richesse.

Nous sommes un lieu-ressource dans le village, et jusqu'à 30-40 kilomètres alentours. Nous en sommes très heureux.

Revue A. : *Nous vous souhaitons une bonne continuation pour votre projet si humain et chaleureux. Et que vivent la culture et la philosophie ! ■*

(1) Auteur du livre, *Quel est le sujet ? Nos cafés philo 2024*, Éditions Convergences, 2025, 236 pages, 18,50 €

Photo donnée par James Becht

Librairie *Convergences*

65, grande rue

61370 Sainte-Gauburge-Sainte-Colombe

Tél. : 02 33 84 01 73

<https://librairie-convergences.fr>

© **Nouvelle Acropole**



Les nombreux visages de la spiritualité moderne

Agostino DOMINICI
Nouvelle Acropole Royaume-Uni

Au cours des cinquante dernières années, la spiritualité a connu une transformation significative. Les institutions religieuses traditionnelles ont perdu une grande partie de leur influence, ce qui a conduit de nombreuses personnes à rechercher la spiritualité en dehors des structures établies. Cela a donné naissance à diverses tendances et façons de percevoir et pratiquer la spiritualité.

Nous observons, par exemple, une sorte de spiritualité « à la carte », où les individus créent leur propre chemin spirituel, mélangeant souvent des éléments de différentes traditions sans s'engager dans une seule. Cette tendance est également liée à l'essor de ce qu'on a appelé le « supermarché spirituel », où diverses croyances et pratiques spirituelles sont vendues comme des produits de consommation. Enfin, nous avons été témoins d'une autre tendance intéressante, la psychologisation de la spiritualité, qui a transformé les enseignements religieux et spirituels en outils de développement

personnel et d'épanouissement individuel.

La spiritualité au XXI^e siècle

Repartons du début et interrogeons-nous sur la cause profonde à l'origine de cette transformation. Il y a deux phénomènes culturels que j'aimerais souligner ici : le postmodernisme et le mouvement New Age.

Le postmodernisme encourage le mélange de différents styles et d'influences culturelles, en célébrant la diversité. Il embrasse également l'idée que la vérité est subjective et dépendante d'un contexte.

S'il n'y a pas de vérité universelle, cela pourrait inciter les gens à façonner leur propre identité spirituelle et accroître le sentiment de leur importance personnelle. Le matérialisme spirituel prospère souvent dans ce paysage postmoderne où de multiples croyances spirituelles sont disponibles et où les individus peuvent choisir les aspects des pratiques spirituelles qui leur plaisent, construisant de cette manière leur propre système de croyances personnelles.

Le New Age a introduit l'idée que la spiritualité doit être « personnelle », « expérientielle » et « non dogmatique ». Il a popularisé les enseignements ésotériques et les pratiques spirituelles telles que la méditation, la guérison énergétique, l'astrologie, le yoga et le channeling, encourageant les individus à explorer la spiritualité d'une manière qui corresponde à leurs besoins.

Les slogans clés du mouvement New Age sont notamment : « suivez votre intuition », « vivez votre vérité », « l'univers vous aime » et « toutes les religions ne sont qu'une ». En bref, ces deux phénomènes culturels mettent l'accent sur l'épanouissement personnel, la liberté individuelle, la subjectivité et une tendance à une approche spirituelle indéfinie, enveloppée dans un langage flou.

Le rôle de la technologie numérique dans la présentation de la spiritualité

Un autre aspect important de la modernité, qui a eu un impact sur la façon dont les gens perçoivent et abordent la spiritualité, réside dans les technologies numériques et les réseaux sociaux. Internet a rendu les connaissances spirituelles plus accessibles, mais souvent de manière fragmentée et superficielle. Des plateformes telles que YouTube, TikTok, Facebook et Instagram promeuvent des contenus spirituels concis, réduisant souvent des enseignements complexes à des trucs et astuces rapidement assimilables, des présentations PowerPoint et

des citations motivantes. Les gens sont ici encouragés à créer leurs propres mélanges spirituels personnalisés, en interagissant avec les contenus en ligne et en partageant leurs opinions bien-aimées dans la fenêtre de discussion.

Le matérialisme spirituel et son marché

Le concept de matérialisme spirituel a été inventé par le maître bouddhiste tibétain Chögyam Trungpa en 1973.

Dans son livre *Pratique de la voie tibétaine : au-delà du matérialisme spirituel*, il soutient que de nombreuses personnes adoptent des pratiques spirituelles, telles que la méditation de pleine conscience, non pas pour mieux se comprendre, mais plutôt pour renforcer leur amour-propre, acquérir un statut social ou obtenir du pouvoir. Il est intéressant de noter que quelques années plus tard, les enseignements spirituels ont commencé à devenir des produits commercialisables, conçus pour apporter des solutions rapides ou superficielles aux problèmes des chercheurs spirituels.

Dans le contexte de cette commercialisation de la spiritualité, les pratiques spirituelles ont évolué pour devenir des industries pesant plusieurs milliards de dollars. Nous assistons aujourd'hui à l'essor d'un marché spirituel proposant une grande variété de livres, de cours en ligne, de retraites et d'ateliers. Toutes sortes de produits qui promettent d'aider les individus à atteindre le bonheur individuel, sinon même l'illumination, ou à trouver un refuge contre le chaos de la vie moderne.

La spiritualité est soudainement devenue un « choix de consommation » offrant une large gamme de produits. On peut acheter des cristaux et des pierres de guérison pour équilibrer son énergie, se faire tirer les cartes de tarot pour trouver une orientation spirituelle et suivre divers cours en ligne pour devenir chaman, guérisseur énergétique, médium et même devin.

Sans parler des retraites de yoga qui offrent une détente loin de la vie trépidante et des « occasions de se découvrir soi-même » !

Les enseignements traditionnels dépouillés de leur cadre spirituel

L'un des aspects les plus préoccupants du matérialisme spirituel est peut-être la marchandisation des pratiques spirituelles anciennes et des rituels sacrés, qui conduit à l'exploitation de la sagesse indigène. Dans ce processus, les enseignements anciens sont souvent dépouillés de leurs cadres spirituels et éthiques afin de répondre aux demandes des consommateurs occidentaux en quête d'innovations spirituelles. Dans le même temps, des « enseignants » spirituels autoproclamés sont en plein essor, en particulier sur les réseaux sociaux, où des individus se présentent comme des leaders spirituels, privilégiant souvent leur bénéfice personnel à un enseignement authentique.

Mais croyons-nous vraiment que la transformation spirituelle peut être atteinte rapidement et sans effort, peut-être avec un investissement de quelques milliers de dollars ?

Réfléchissons un instant : les gens apprennent quelques techniques de respiration et se présentent au monde comme des instructeurs de *pranayama*. Mais la maîtrise du *pranayama* ne se résume pas à la respiration. Elle implique la capacité de contrôler et de diriger à volonté, en soi et à l'extérieur, le *prana*, la force vitale.

Et ce n'est pas quelque chose que l'on peut apprendre du premier venu en quelques week-ends !

Le progrès spirituel ne consiste pas non plus à collectionner les expériences de sortie du corps, les titres de loge ou les visions mystiques. Il implique toujours l'humilité, le travail acharné et l'engagement dans un voyage de toute une vie, qui devrait conduire à la transmutation progressive, mais radicale du « composé humain ». De plus, la croissance spirituelle nécessite d'embrasser la simplicité

et le détachement. Elle se nourrit souvent du silence, de la contemplation et des épreuves quotidiennes de la vie. Le défi consiste donc à résister à l'attrait des modes spirituelles superficielles avec leurs bazars spirituels remplis de produits scintillants, mais inutiles.

La psychologisation de la spiritualité

Un autre changement majeur dans la spiritualité moderne est sa psychologisation. Les enseignements spirituels ont été transformés en outils psychologiques de guérison émotionnelle, pour atteindre le bien-être mental ou en vue du développement personnel. En bref, ils sont souvent utilisés pour valider les désirs individuels plutôt que pour les transcender.

Traditionnellement, la spiritualité mettait l'accent sur l'idée de libération, d'illumination ou d'union avec le divin, et avait donc des visées transcendantales liées à des réalités supérieures. Mais la spiritualité moderne réinterprète souvent ces enseignements comme des outils pour la réussite personnelle et matérielle, le bonheur ou l'estime de soi. Ainsi, le yoga et la méditation, autrefois enracinés dans des principes métaphysiques et éthiques, sont désormais commercialisés comme des routines de fitness, des thérapies de mieux-être mental ou des pratiques de relaxation.

Tandis que la spiritualité ancienne enseignait que le moi individuel n'est pas la réalité ultime, la spiritualité psychologisée moderne se concentre sur l'expérience personnelle et la vérité subjective. La réalisation de soi ne signifie plus de comprendre la nature illusoire du moi, mais plutôt de devenir la « meilleure version » de soi-même.

Il est vrai que dans un cheminement spirituel traditionnel, la psyché est le thème central, mais uniquement dans le sens où elle doit être transcendée, et non pas choyée !

L'initiation spirituelle a pour objet la mort de la personnalité, et non son exaltation.

Elle concerne l'extinction de tout ce qui appartient au moi biographique. En fin de compte, tous ces petits masques auxquels nous avons tendance à nous identifier doivent être retirés.

La spiritualité authentique implique de suivre un chemin radical. Elle doit nous éloigner de nos croyances, nos identifications, nos conditionnements passés, nos désirs personnels ou nos attentes individuelles. Ici, il n'y a pas de place pour l'acceptation de soi ou d'autres escapades psychologiques. Ce ne sont que des expédients nés d'un esprit qui n'est pas prêt à affronter les abîmes obscurs et la dissolution complète de l'« ancien moi ». C'est cela, entre autres, l'initiation spirituelle, et nous devons humblement admettre qu'elle n'est pas faite pour tout le monde. Par conséquent, si la psychologie et la spiritualité peuvent se compléter, nous devons veiller à ne pas réduire le sacré à un simple développement personnel.

La Spiritualité DO IT YOURSELF

La spiritualité DIY repose sur l'idée que chacun peut forger son propre chemin spirituel à l'aide de ressources telles que des livres, des contenus en ligne, des guides de développement personnel et des expériences personnelles, en contournant les systèmes plus formels de transmission spirituelle, d'initiation et de mentorat.

Dans cette approche de la spiritualité, on peut lire des ouvrages sur les techniques de méditation d'une tradition, explorer l'astrologie d'une autre et pratiquer le yoga d'une troisième. Le problème est que sans guide ni cadre traditionnel, ces pratiques peuvent rester déconnectées des intuitions spirituelles plus profondes et ne pas être assimilables par la conscience.

Une grande partie de la spiritualité DIY est axée sur la recherche d'un accès facile aux phénomènes extrasensoriels, à l'illumination rapide ou à la simple curiosité intellectuelle. Les gens sont volontiers attirés par l'idée de

devenir le nouvel apprenti sorcier, mais ils manquent souvent d'une véritable compréhension des domaines spirituels.

Immergés dans la pratique d'un rituel issu d'un grimoire nouvellement traduit, ils ignorent souvent le danger que représente ce type d'interaction, entrant ainsi en contact avec un champ de forces dont ils ne savent pratiquement rien.

Le rôle de l'éthique dans la spiritualité

Il convient également de mentionner le rôle de l'éthique, non seulement dans le comportement extérieur, mais aussi en tant que principe fondamental de la transformation intérieure. La spiritualité vise à démanteler l'ego et à favoriser une connexion plus profonde avec tous les êtres. Cependant, lorsqu'elle est approchée comme un projet indépendant, sans responsabilité éthique, l'ego peut subtilement détourner le processus, favorisant ainsi l'arrogance et créant l'illusion d'être plus « éveillé » ou « illuminé » que les autres. Un chercheur spirituel sans supervision adéquate peut facilement mésinterpréter les enseignements, renforçant ainsi des schémas néfastes ou, pire encore, manipulant les autres sous le prétexte de l'« illumination ». Le fondement éthique reste donc une excellente protection contre l'inflation de l'ego.

Outre l'inflation de l'ego, la spiritualité « DIY » peut également présenter de graves dangers pour la santé mentale et physique. L'ascension du K2 (1) exige non seulement des connaissances théoriques, mais aussi un entraînement intensif, de l'expérience et des directives en temps réel, ainsi qu'une vocation particulière que l'on ne trouve que chez les plus grands artistes.

Quoi qu'il en soit, tout le monde s'accorde à dire qu'il est tout simplement absurde de vouloir escalader le K2 après avoir regardé quelques tutoriels sur YouTube ou participé à des excursions en montagne le week-end.

En réalité, l'ascension du K2 n'est jamais une entreprise solitaire. Les alpinistes travaillent en équipe, comptant les uns sur les autres pour se soutenir, s'encourager et se protéger en cas de problème grave.

De toute évidence, le chemin spirituel n'est pas non plus destiné à être parcouru seul. Les communautés et les guides spirituels fournissent non seulement un filet de sécurité et du soutien, mais agissent également comme des miroirs, reflétant nos progrès, nos défis et notre éventuel ego hypertrophié.

De nombreuses traditions spirituelles du passé mettaient l'accent sur l'initiation ou la transmission spirituelle, soit un rituel ou un moment où un enseignant transmet au disciple une qualité énergétique ou une compréhension plus approfondie. Sans cette forme de transmission, on peut passer à côté de la sagesse expérientielle qui accompagne l'initiation formelle.

Par conséquent, un autre problème majeur de la spiritualité DIY reste la perte potentielle de la transmission spirituelle (connue sous les noms de *Parampara*, transmission du Dharma, lignées taoïstes, Silsila, etc.)

En conclusion, la spiritualité DIY est vraiment une épée à double tranchant. Si elle confère liberté et autonomie personnelle, elle comporte également le risque de favoriser l'arrogance spirituelle si elle n'est pas ancrée dans des principes éthiques. Sans supervision, la spiritualité peut facilement devenir un moyen d'amélioration du moi plutôt que de transcendance du soi.

Cela m'amène à ma dernière question : l'expérimentation et la recherche individuelles en valent-elles la peine ? Oui, bien sûr, et la méthode DIY est plus que bienvenue si elle peut vous mener jusqu'au camp de base, mais réfléchissez à deux fois avant de tenter l'ascension en solo ! ■

(1) Deuxième sommet du monde après l'Everest, point culminant du Pakistan (8611 mètres), il est surnommé « montagne sauvage » ou « montagne sans pitié » en raison de la difficulté de son ascension

Photo : thlt-lcx-Vsl_74zRzAo-unsplash

Article traduit de la revue de Nouvelle Acropole Royaume-Uni par Florent Couturier-Briois

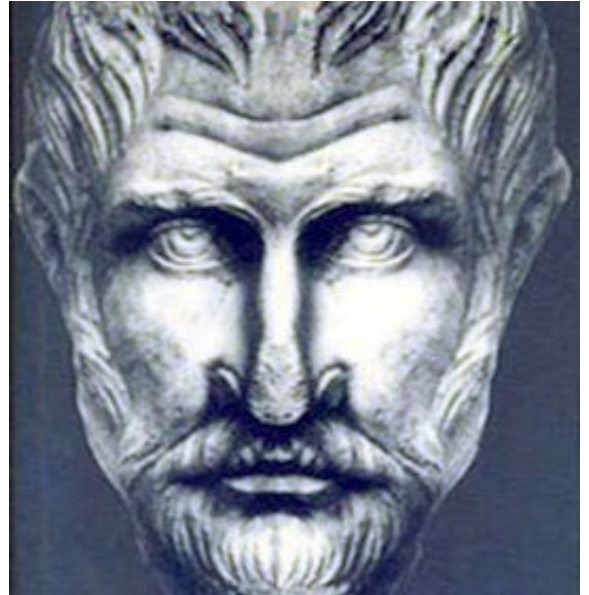
© Nouvelle Acropole

Rencontre avec un philosophe

Proclus

Le dernier des philosophes de l'Antiquité

Nouvelle Acropole Espagne



Faisant suite aux philosophes de l'école néoplatonicienne que furent Plotin, Porphyre et Jamblique, Proclus semble terminer le cycle de la sagesse de l'Antiquité en prenant en charge l'école platonicienne d'Athènes.

Proclus naquit à Constantinople, le 8 février 412, sous le règne de l'empereur Théodose II, au sein d'une famille aisée, originaire de Xanthos en Lycie. Son père, Patricius, se trouvait à Byzance, effectuant quelques démarches et la famille retourna rapidement dans sa région natale.

Lorsqu'il eut terminé ses études basiques, son père l'envoya à Alexandrie pour suivre une formation de juriste. Il étudie le latin avec le grammairien Orion et le droit avec le prestigieux sophiste Léonas, qui l'emmène à Constantinople pour remplir une mission commandée par le gouverneur Théodore et compléter sa formation. À cette époque, le jeune Proclus a constaté son penchant pour la philosophie, avec une préférence pour le droit.

L'attrait pour la philosophie

De retour à Alexandrie, il suit les cours du mathématicien Héron et du péripatéticien Olympiodore, mais l'orientation de ce philosophe ne le satisfait pas et il décide de se rendre à Athènes, où Syrianos commençait à remplacer le vieux Plutarque à la direction de l'école platonicienne.

À l'époque, Athènes, très bien entretenue par les Antonins, en particulier par Marc Aurèle, disposait d'une grande école, financée par le trésor impérial, où des érudits de différentes disciplines enseignaient avec une orientation platonicienne.

Proclus, cherchant la proximité avec la déesse Athéna, dont il était dévot, s'installe au sud de l'Acropole, à côté du sanctuaire d'Asclépios. Apparemment, le jeune aspirant fit une profonde impression sur le maître Plutarque, qui, bien qu'il soit déjà retiré de l'enseignement, l'instruisit personnellement des enseignements de Platon et d'Aristote sur l'âme et, deux ans avant sa mort à l'âge de 74 ans, le confia spécialement à Syrianos dont Proclus se considéra toujours le disciple. Il lui enseigna les mystères de la Théurgie et lui conféra le statut d'initié et de « pontife ».

Dans le même temps, Asclépigénie, fille de Plutarque, l'instruisit de la sagesse des « Oracles chaldéens », dont Porphyre avait déjà introduit l'étude à l'école au III^e siècle.

À la mort de Syrianos, probablement en l'an 450, Proclus reste à la tête de l'école, fonction qu'il gardera jusqu'à sa mort le 17 avril 485.

À la mort de Syrianos, probablement en l'an 450, Proclus reste à la tête de l'école, fonction qu'il gardera jusqu'à sa mort le 17 avril 485. Ce travail lui valut le titre de « diadoque », c'est-à-dire successeur de Platon.

Nous savons par son biographe Marinus, de Néapolis en Palestine — qui fut son disciple et successeur — qu'il eut du prestige et de l'influence dans la société athénienne, et qu'il prit une part active à la vie publique de la ville, assistant à des réunions et des délibérations, où il exposait ses points de vue philosophiques sur des questions relatives aux lois et au gouvernement des villes, en particulier Xanthos et Athènes. Il orienta les pas d'Archiadas, petit-fils de Plutarque, dans la vie politique, le conseillant et le guidant. Il fut également persécuté et dût s'exiler volontairement pendant un an en Asie.

On raconte que lorsque la statue d'Athéna fut retirée du Parthénon, la déesse, qui était apparue au philosophe en d'autres occasions décisives, se présenta à lui en lui disant : « Ils m'ont sortie de mon temple, maintenant je vais vivre avec toi ».

Une activité philosophique intense

Sur le plan religieux, il cherchait une conciliation des différentes croyances, et aimait à se qualifier « prêtre de toutes les religions ». Ses critiques du christianisme ne dépassèrent jamais le plan philosophique. Il affirmait que le véritable philosophe « doit veiller au bien non seulement d'une ville et des coutumes d'un seul peuple, mais qu'il doit être un hiérophante commun du monde entier ».

Marinus nous raconte qu'il avait l'habitude de donner chaque jour cinq cours ou séminaires et d'écrire sept cents lignes. Une telle intensité de travail ne l'empêchait pas d'organiser des réunions avec d'autres philosophes et des soirées informelles. Le soir, il se livrait à ses dévotions et composait des hymnes à la manière orphique, consacrant de nombreuses heures à la prière, au moins trois fois par jour. Il

adopta l'abstinence pythagoricienne et refusa toujours le mariage.

Son meilleur ami et collègue fut Archiadas. Il s'entoura de disciples, dont nous connaissons certains noms, comme Ammonius et Héliodore d'Alexandrie, Théagène, un sénateur riche et libéral, Panégrapios de Thèbes, Zénodote ou le Marinus déjà cité. L'un de ses meilleurs disciples, Asclépiodore, cependant, s'éloigna avec le temps des enseignements de son maître et adhéra au scepticisme.

Il meurt le 17 avril 485 à l'âge de soixante-treize ans et est enterré à côté de son maître Syrianos, près du mont Lycabette. Marinus se chargea de l'Académie et à sa mort lui succéda son disciple Damascius qui était à la tête de l'école lorsqu'en 532 l'empereur Justinien ordonna la fermeture des écoles de philosophie.

La dialectique entre l'Un et la multiplicité

L'œuvre philosophique de Proclus se caractérise par son originalité lorsqu'il s'agit d'interpréter et de systématiser les enseignements de Platon, Porphyre et Plotin, sans oublier l'œuvre de Jamblique, même s'il élabore ses propres critères et apporte ses propres conclusions.

Proclus s'efforce d'expliquer de manière pédagogique les principales doctrines, en particulier l'émergence de la multiplicité des êtres à partir de l'ineffable Un, les relations des causes et des effets, opérant au long de l'échelle des êtres, suivant une cyclicité rythmique dans la manifestation dynamique.

Pour résoudre la dialectique entre l'Un et la multiplicité, il recourt d'une certaine manière au concept de la participation du multiple à l'Un, car le multiple obtient son existence de l'Un. De telle sorte que chaque niveau de l'être correspond à un niveau de conscience indépendant de toute conscience individuelle.

Les doctrines sur l'Âme

Les doctrines sur l'âme furent un objet d'études de la part de notre philosophe, comme l'un des thèmes centraux de sa philosophie.

Ainsi, dans ses *Éléments de théologie*, il établit une certaine hiérarchie des âmes, selon leur participation à l'intellect divin. « Certaines âmes sont illuminées par une lumière divine, qui brille sur elles, d'autres sont dotées d'une intelligence perpétuelle, d'autres enfin participent parfois à cette perfection. Les âmes du premier groupe seraient analogues aux dieux, celles du second groupe suivraient toujours les dieux, recevant d'eux l'énergie selon l'intellect et seraient liées aux âmes divines avec lesquelles elles auraient la même relation que l'intellectuel en rapport à ce qui est divin. Quant aux âmes qui ne reçoivent que parfois l'énergie intellectuelle et suivent les dieux, elles ne participent pas toujours à l'intellect de la même manière, et ne sont pas toujours prêtes à s'adapter à l'intelligible en conjonction avec les âmes divines... »

Les dieux, hiérarchies de pouvoir

Quant aux dieux, Proclus les définit comme des hiérarchies de pouvoirs qui participent à l'ordre providentiel, puisque l'univers des réalités mentales est toujours supérieur à celui des réalités matérielles. Ces pouvoirs sont au-delà de l'être humain qui ne développe pas les vertus qui lui permettraient de participer avec connaissance à cet ordre hiérarchique. L'amour est le pouvoir qui conduit l'homme vers le divin et rayonne également dans le monde, stimulant l'effort qui naît de l'impulsion, le principe d'unité qui est à l'intérieur de toutes choses. L'amour est une action et non une passion, dont la finalité est la justice, la condition dans laquelle l'unité est possible, l'accomplissement

de toute vertu morale.

La connaissance et la droite conduite

Pour Proclus, enfin, la connaissance ne peut être atteinte qu'en reconnaissant les principes métaphysiques sur lesquels elle est fondée, et ces principes métaphysiques ont des équivalents éthiques. Si toutes les choses se dirigent vers le Bien, la connaissance va de pair avec la droite conduite, c'est-à-dire la culture des vertus, qui sont en vérité des niveaux de réalité et donc des pouvoirs. Le mal est quelque chose d'accessoire dans la recherche du bien, une limitation du processus.

La matière seule n'est pas la cause du mal, car la matière n'explique pas les différences d'inclination entre les âmes incarnées. La réalité de l'âme n'est pas affectée par le fait d'être incarnée, si elle a son habileté à exprimer sa nature essentielle. C'est pourquoi il faut de la discipline pour se débarrasser des liens de la souffrance dans le sens d'une privation de l'expression de l'âme.

Les âmes ne s'incarnent pas dans certaines circonstances par hasard, mais par leurs actions dans des vies antérieures, de telle sorte que chaque âme, en recevant ce qu'elle mérite, reçoit aussi ce dont elle a besoin et ce que les hommes appellent le destin n'est rien d'autre que la façon d'appeler les destinées des âmes dont les causes ne sont pas comprises. ■

Photo : tadeusz-zachwieja-wWwqfDoTskY-unsplash

Article traduit par Michèle Morize du site

<https://biblioteca.acropolis.org>

© Nouvelle Acropole

Œuvres de Proclus

- Études et commentaires sur des dialogues platoniciens, tout à fait dans la ligne du néoplatonisme tardif : *Parménide*, *Cratyle*, *Timée*, *La République*, *Alcibiade*, *Phédon*, *Gorgias*, *Phèdre*, *Théétète* et *Philèbe*.
- Commentaires sur les *Énéades* de Plotin
- Commentaires sur les *Oracles chaldéens*
- Commentaires sur *Éléments de physique* et *Éléments de théologie*
- Monographies sur *Dix problèmes sur la providence*, *Sur la Providence et le Destin* et *Sur l'existence du mal*
- Plusieurs traités religieux et théurgiques, dont il ne reste qu'un fragment intitulé *Sur l'art hiératique des Grecs*
- Une collection de sept hymnes



Symbolisme du Centre

M.A. CARILLO de ALBERNOZ
Nouvelle Acropole Espagne

Le centre fait partie des quatre figures symboliques fondamentales, aux côtés du cercle, de la croix et du carré. Il incarne le principe premier, la réalité ultime et l'absolu : c'est le cœur du cœur. Certains, comme Pascal s'appuyant sur Hermès Trismégiste, y voient même l'image de Dieu, tel qu'exprimé dans cette célèbre formule : « *Dieu est une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part.* »

Nombreuses ont été les civilisations qui ont donné au centre la même importance et la même signification qu'au cœur comme point central de notre organisme physique. Dans un papyrus égyptien, on affirme que « le cœur de l'homme est un don de Dieu. » Et le philosophe Javier Saura commente dans l'un de ses derniers articles, paru dans la revue *Esfinge* : « Quand, dans la nuit, nous faisons un feu de camp, nous nous réunissons tous autour de lui en en faisant le centre. Et c'est ce

que signifient le feu, le soleil et le cœur : l'union autour d'un centre. Centre qui, dans le monde symbolique, est l'esprit et ses valeurs, qui transcendent l'espace et le temps. »

Principe unificateur entre des opposés

Le centre ne se définit pas comme une simple localisation spatiale ou une immobilité figée : il est l'origine vivante de toute dynamique, le foyer de l'interrelation entre les opposés — l'un et le multiple, l'intérieur et l'extérieur, le temporel et l'éternel.

Il représente ce lieu où les forces divergentes prennent naissance, s'éloignent et pourtant aspirent à revenir vers leur source primordiale. Il est à la fois le point de départ et la destination — le principe unificateur qui réside au cœur du devenir.

Centre et axe

En étudiant les symboles, on peut voir aussi que les images du centre et de l'axe sont très semblables et ne se distinguent que selon le point de vue duquel nous les observons.

Vue du sommet, la colonne n'est qu'un simple point central; mais depuis l'horizon, elle devient un axe vertical, une ligne de jonction entre le ciel et la terre. C'est cette double dimension — centre et axe — que les lieux sacrés recherchent, s'élevant vers les hauteurs pour incarner à la fois le point d'origine et le vecteur d'élévation. Ils deviennent ainsi des lieux privilégiés de manifestation du divin, où le sacré peut apparaître.

À travers les âges et les cultures, aucun peuple n'a fait exception à ce lien intime avec une montagne sacrée, perçue comme le centre du monde. Ce centre n'est pas uniquement collectif : chaque communauté, tout comme chaque individu, possède son propre foyer intérieur, ce lieu symbolique d'où il regarde le monde, agit, apprend, aime — guidé par une quête personnelle de sens et d'unité.

Lieu de la conscience

Une autre analogie du centre est la conscience, notre point de référence pour tout ce que nous faisons.

La conscience est notre centre, le support nécessaire pour éviter la dispersion qui provient des mille appels du monde environnant. La conscience est le foyer qui éclaire notre attention et, en ce sens, elle s'apparente au soleil, qui dirige tous les astres qui gravitent autour de lui. Il se peut que les orbites dessinent des cercles ou des ellipses, que le foyer — ou les foyers — ne soient pas exactement au centre géométrique mais l'importance du soleil comme base et source de la vie ne fait aucun doute. La force centrifuge est la distraction, la perte du centre et la force centripète est celle qui nous conduit de nouveau au centre ; la première est inconsciente, la seconde est le fruit de la discipline. Le centre peut alors être un foyer lumineux qui indique par où avancer, le maître patient et généreux qui nous éclaire de ses expériences.

Quand tout tremble autour de nous, quand devant s'ouvrent tant de routes que nous ne savons vers où nous diriger et que le choix est angoissant et incertain, la seule chose à faire est de chercher notre centre-conscience pour pouvoir agir avec discernement et sagesse. ■

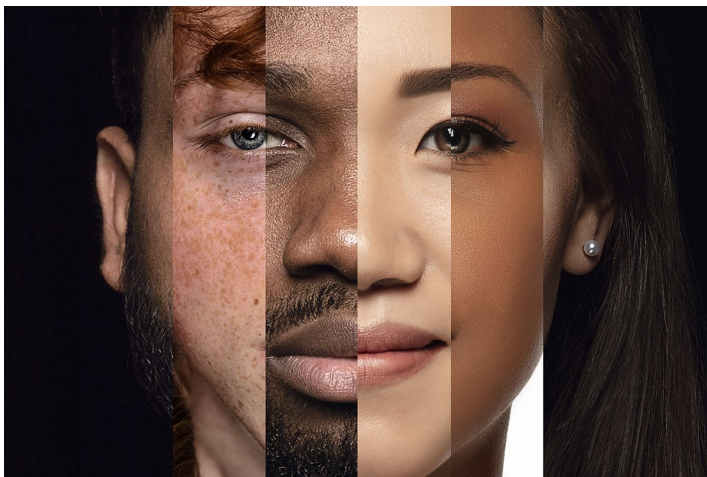
Traduit de l'espagnol par M.F. Touret

Photo : tadeusz-zachwieja-wWwqfDoTskY-unsplash

Article extrait du site

<https://biblioteca.acropolis.org>

© Nouvelle Acropole



Diversité et équité : Vers une nouvelle conception de l'égalité

Begona CASA AGUIRREGOMEZ CORTA
Nouvelle Acropole Espagne

L'égalité est-elle à notre portée ? Voici une question actuelle alors que nous ne pouvons que constater l'augmentation des inégalités économiques sociales au cours des dernières décennies.

Il existe aujourd'hui de nombreuses façons de définir l'égalité : égalité entre les races, entre les sexes, égalité des chances, égalité économique, juridique, entre autres. L'égalité, en particulier économique, est considérée comme souhaitable, mais difficile à atteindre, notamment à travers l'apparition de systèmes économiques dominants tels que le capitalisme et le communisme.

Le communisme, comme modèle pratique d'organisation politique, économique et sociale, inspiré des idées de Karl Marx, aspirait à réaliser l'égalité des classes sociales en éliminant la propriété privée des moyens de production. En pratique, la plupart des régimes communistes se sont transformés en dictatures à parti unique. Ils ont créé de nouvelles élites politiques et économiques, intensifiant ainsi les inégalités, limitant les libertés fondamentales (liberté d'opinion, de circulation, de pensée et de religion). Ils ont imposé par la force une conception de l'égalité qui contredit la liberté individuelle de choisir ses propres finalités et valeurs.

Comme le dit le philosophe Jorge Angel Livraga, fondateur de Nouvelle Acropole dans le monde : « Face à l'égalité inventée,

on a perdu l'échelle des valeurs qui par ses marches naturelles nous permet de monter et même d'avoir la liberté de descendre. Il n'y a rien de plus contraire à la liberté que l'égalité » (1).

En même temps, le capitalisme mondialisé a contribué à la concentration des richesses entre les mains de quelques-uns, créant de grandes disparités entre les classes sociales et entre les pays riches et les pays en développement, comme le démontrent les écarts toujours plus grands entre les individus les plus riches et les plus pauvres.

Ces deux systèmes, le libéralisme et le marxisme, ont en commun la conception d'une organisation sociale fondée principalement sur l'économie, sur la distribution des biens matériels comme moyen d'atteindre le bien-être et le bonheur de l'homme. Cette vision matérialiste globale de la vie réduit les principales aspirations de tous les êtres humains à la réalisation de conditions de vie matérielles égales pour tous, sans tenir compte de la diversité des capacités, des aspirations et des libertés individuelles ni de la pluralité des façons de comprendre et de vivre la vie.

Le mythe de Procuste : l'homogénéisation de la diversité

Ces dernières décennies ont été marquées par une tendance à l'homogénéisation de l'être humain, reflétée dans le mythe de Procuste (2).

Dans les systèmes éducatifs, cela se traduit par la tendance à uniformiser les élèves, sans tenir compte de leurs caractéristiques particulières ; à produire des individus en série qui apprennent les mêmes choses au même rythme, se conforment aux normes et comportements attendus. Il n'y a plus de liberté ni d'individualité.

D'autre part, la mondialisation, bien qu'elle ait favorisé les échanges culturels et l'interconnexion entre les personnes, produit également au niveau mondial une homogénéisation des sociétés. Dans de nombreuses régions du monde, des coutumes et des valeurs des pays économiquement, technologiquement et politiquement dominants, s'imposent et se popularisent, notamment dans le cinéma et la télévision et les réseaux sociaux. On observe une diminution des particularités locales et de la diversité culturelle.

Il est donc utile de revoir ce que l'on entend par égalité.

Que signifie être égaux ?

Avoir les mêmes droits, opportunités ou résultats ? Est-ce l'égalité naturelle ou une construction sociale ?

Étymologiquement, le mot égalité vient du latin *aequalitas* et signifie : « une situation dans laquelle une chose est conforme à une autre chose ».

Jorge Angel Livraga dit : « Il est facile d'en déduire que l'égalité est une propriété acquise par la comparaison d'une chose

avec une autre et non une propriété de la chose en soi. Il n'y aurait donc ni être ni chose qui puisse être égal sans l'aide de l'autre ; ce n'est pas une qualité naturelle, mais une qualité qui provient des circonstances. L'égalité, comme toutes les propriétés acquises, est dépendante » (3).

Les religions nous parlent d'une origine commune pour tous les êtres humains, ce qui implique une égalité essentielle en termes spirituels et moraux. Le bouddhisme, par exemple, enseigne que toutes les personnes ont la capacité d'atteindre l'illumination.

Les stoïciens, quant à eux, considèrent que les êtres humains partagent la capacité de raisonner et sont soumis au même ordre naturel.

Cependant, dans le monde dans lequel nous vivons, « l'expérience quotidienne nous enseigne, de manière irréfutable, qu'il n'y a pas deux feuilles d'arbre identiques, ni deux visages humains identiques, ni une seule chose identique par rapport à une autre » (4). Par exemple, il n'y a pas deux personnes qui aient des empreintes digitales identiques. Chaque individu d'une espèce possède un génome unique. De même, chaque flocon de neige est unique dans sa structure moléculaire, même si à première vue ils paraissent similaires. Ainsi, la nature nous montre que, dans le meilleur des cas, nous pouvons trouver des ressemblances, mais jamais une similitude absolue.

Bien qu'il existe certains éléments universels, tels que les lois physiques et les processus biologiques fondamentaux, la variabilité est inhérente à la vie. La nature ne cherche pas l'égalité, mais l'équilibre qui résulte de l'interaction d'éléments inégaux qui se complètent.

L'égalité en termes humains

L'égalité en termes humains est davantage une idée éthique et politique qu'une caractéristique inhérente au monde naturel.

La Déclaration d'indépendance des États-Unis (1776) et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen (1789) de la Révolution française ont fait de l'égalité un principe fondamental. Mais ce n'est qu'en 1948 que le droit à l'égalité a été institutionnalisé dans la Déclaration universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies.

« Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité » (article 1).

« Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamées dans la présente Déclaration, sans distinction aucune de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation » (article 2).

Comment mesurons-nous l'égalité ?

La façon la plus courante de mesurer le niveau d'inégalité sociale a été de mesurer l'écart entre les riches et les pauvres, réduisant ainsi le problème à la sphère économique.

Par exemple, on a utilisé des indicateurs conventionnels tels que le Produit Intérieur Brut (PIB) par habitant pour mesurer le bien-être social dans les différents États. Cependant, cet indicateur ne tient pas compte de la répartition de la richesse en attribuant des valeurs élevées à des nations présentant de profondes inégalités. Il ne prend pas non plus en compte la riche

pluralité de la vie humaine, qui ne peut être mesurée de manière homogène par un seul indicateur.

Plutôt que de parler d'égalité matérielle, il semble plus approprié de se référer à l'égalité des chances : s'assurer que toutes les personnes aient les mêmes possibilités de développer leur potentiel et d'atteindre leurs objectifs. Cela inclut l'égalité d'accès à une éducation de qualité, à l'emploi, aux services de santé et au logement, ainsi que l'élimination des obstacles structurels tels que la discrimination ou l'exclusion.

Le modèle connu sous le nom d'Approche par les Capacités (AC), développé et défendu par Amartya Sen ainsi que par la philosophe américaine Martha Nussbaum, approfondit encore la recherche d'une véritable justice sociale. Il met l'accent sur les capacités de faire et d'être d'une personne, favorise le respect des possibilités de choix ou d'autodéfinition des personnes et s'attaque également à l'injustice et aux inégalités sociales, en assignant aux États la tâche d'améliorer la qualité de vie de toutes les personnes.

L'AC ne se réfère pas seulement aux capacités intérieures d'une personne, mais comprend également les libertés et les opportunités créées par la combinaison des capacités personnelles avec l'environnement politique, social et économique.

Pour promouvoir les capacités humaines, une société doit soutenir le développement des capacités intérieures par l'éducation, la promotion de la santé physique et émotionnelle, le soutien familial et de nombreuses autres mesures, comme assurer les besoins fondamentaux (être bien nourri et en bonne santé) et rechercher le bonheur, la dignité et la participation sociale.

L'équité comme complément à l'idée d'égalité

La conception actuelle de l'égalité ne cherche pas à homogénéiser ou à éliminer les différences individuelles, mais à faire en sorte que ces différences ne se traduisent pas par des avantages ou des désavantages systématiques. Selon cette idée, nous tous avons la même valeur et méritons une vie digne, mais nous ne partageons pas tous les mêmes conditions, possibilités ou capacités pour atteindre notre bien-être ou la garantie de nos droits en tant que citoyens. Parce que nous sommes différents, nous devons parfois être traités différemment.

D'où le concept d'équité comme complément de l'égalité. L'équité reconnaît les caractéristiques et les conditions individuelles et sociales afin de garantir que l'application de l'égalité soit juste.

Par exemple, l'égalité consisterait à donner à tous le même type d'échelle pour atteindre les branches d'un arbre. L'équité consisterait à réaliser que tous ne peuvent pas utiliser la même échelle et à leur fournir un autre moyen d'atteindre les branches de l'arbre.

L'équité consiste à apporter un soutien plus important à ceux qui en ont le plus besoin, afin d'égaliser les chances plutôt que de distribuer les ressources de manière uniforme. Un exemple d'équité est la garantie de conditions et d'opportunités permettant aux enfants et aux jeunes ayant des besoins particuliers, tels que des handicaps visuels, auditifs, moteurs ou intellectuels, d'accéder pleinement à l'éducation.

Ainsi, l'idée d'égalité passe par une reconnaissance de la diversité au sein de l'égalité. Le rajout des capacités et de l'équité implique directement la

reconnaissance de la diversité et de la pluralité humaines, en s'éloignant de la simple distribution uniforme des ressources ou des droits pour tous. Ces propositions reposent sur une conception plus large et inclusive de l'être humain et de la société.

Jorge Livraga souligne : « Le fait que nous soyons différents les uns des autres ne signifie pas que nous valons moins ou plus [...]. Nous sommes tous merveilleusement différents [...]. Nous sommes différents et irremplaçables, et même si nous acceptons la théorie de la réincarnation, nous ne serons jamais exactement les mêmes, car si l'esprit est identique en soi, son environnement ou ses véhicules ne peuvent pas l'être » (5).

Le grand défi de nos sociétés modernes est donc d'établir un cadre normatif qui allie diversité, liberté et fraternité. Bien que nous soyons loin d'atteindre cet idéal, il est indispensable de construire les fondements théoriques et les archétypes qui nous orientent vers la création de sociétés plus justes et égalitaires, basées sur les concepts modernes d'égalité et d'équité.

C'est ce à quoi s'emploie notre école de philosophie Nouvelle Acropole dans ses 500 centres dans le monde. ■

(1) Livraga, Jorge Ángel. *Los mitos del siglo XX*. Editorial Nueva Acrópolis, 1988, page 15

(2) Personnage de la mythologie grecque qui obligeait ses invités à se conformer à la taille d'un lit en fer : s'ils étaient plus grands, il leur coupait les extrémités en trop, et s'ils étaient plus petits, il les étirait pour qu'ils s'y emboîtent

(3) *Ibidem*, pages 9-10

(4) *Ibidem*, pages 10-12

(5) Livraga, Jorge Ángel. *Ibidem*, 1988, pages 18-19

Article réalisé d'après l'article original paru dans la revue espagnole de Nouvelle Acropole, mars 2025

Article traduit de l'espagnol par Michèle Morize

Photo : Adobe.stock.com N°620468556

Le Quartet d'Oxford

Quand quatre femmes britanniques réinventent la philosophie

Isabelle OHMANN

Rédactrice en chef de la revue Acropolis

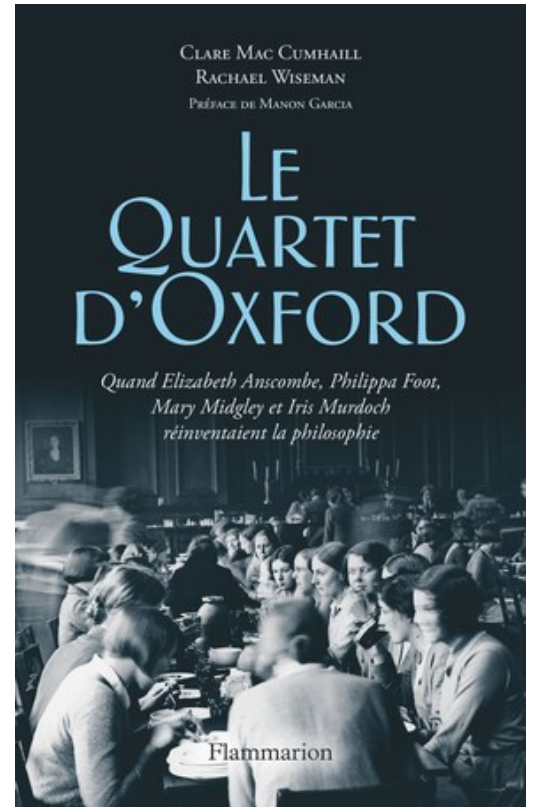
Ce livre est une biographie croisée qui met en lumière quatre philosophes britanniques majeures du XX^e siècle, quoique largement méconnues : Elizabeth Anscombe, Philippa Foot, Mary Midgley et Iris Murdoch.

Le « quartet » fait référence à leur groupe d'amies et à l'influence collective qu'elles ont eue sur la pensée philosophique, souvent sous-estimée face aux « grands hommes » de l'époque.

Ces quatre femmes, brillantes étudiantes à l'université d'Oxford, au moment où les hommes partent au front de la Seconde Guerre mondiale, ont profondément marqué le renouveau de la philosophie morale, à une époque où celle-ci était souvent perçue comme stagnante ou déconnectée des réalités humaines.

Dans l'Angleterre de l'après-guerre, la philosophie morale était dominée par le positivisme logique et l'émotivisme. Pour simplifier, ces courants affirmaient que les énoncés moraux n'étaient pas des faits objectifs, mais de simples expressions d'émotions (« Voler, c'est mal » équivalait à « Je n'aime pas le vol ») ou des conventions linguistiques.

L'idée était que la science pouvait nous dire ce qui est, mais pas ce qui devrait être.



La morale était reléguée au rang de simple préférence subjective.

Cela avait des conséquences profondes : si la morale n'est qu'une question de goût, alors il n'y a plus de base rationnelle pour juger les actions bonnes ou mauvaises ni pour construire une société éthique.

C'est dans ce contexte, marqué par les horreurs de la Seconde Guerre mondiale et les totalitarismes, que le Quartet a ressenti un besoin pressant de redonner ses lettres de noblesse à la philosophie morale.

Les quatre philosophes s'interrogent sur des questions fondamentales comme « Comment penser l'action humaine ? », « Qu'est-ce qu'une vie bonne ? » ou « L'homme est-il un animal comme les autres ? ».

Malgré leur condition féminine qui les relègue à l'arrière-plan de la vie intellectuelle, elles développent des postulats d'une modernité étonnante, parfois en parallèle avec l'existentialisme qui bat son plein sur le continent.

Elles y intègrent des perspectives issues de la psychologie, de la biologie (notamment Midgley) et de la littérature (notamment Murdoch) pour enrichir leur compréhension de la moralité, reconnaissant que la vie morale est complexe et ne peut être réduite à des formules logiques ou à des calculs.

L'impact de leur travail a été immense. Elles ont non seulement contribué à la renaissance de l'éthique de la vertu, mais ont aussi ouvert la voie à de nouvelles approches de la philosophie morale qui sont aujourd'hui au cœur des débats contemporains. Leur refus de cantonner la morale à l'irrationnel ou au purement subjectif a été une libération pour la discipline, la reconnectant avec des questions fondamentales sur la vie humaine et ce qui la rend digne d'être vécue.

Dans ce livre, qui explore, parfois dans des détails, dont la finesse échappe au lecteur français méconnaissant les traditions et la vie anglaise, les amitiés, les vies tumultueuses et les parcours intellectuels de ces quatre femmes, mêlant l'intime et la quête intellectuelle, nous découvrons une « contre-histoire » passionnante de la philosophie du XX^e siècle. ■

Le quartet d'Oxford

Quand Elizabeth Anscombe, Philippa Foot, Mary Midgley et Iris Murdoch réinventaient la philosophie

Clare Mac CUMHAIL et Rachael WISEMAN

Éditions Flammarion, Essais, 2024, 486 pages, 28 €

© **Nouvelle Acropole**



La vieillesse, la maladie et la mort

Carlos ADELANTADO

Président de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

La vieillesse, la maladie et la mort font partie de la vie. C'est ce qu'a découvert Siddhartha Gautama, ce qui l'a conduit à un éveil initiatique. N'est-ce pas le même chemin de conscience que nous pouvons découvrir à travers ces trois affections ?

Vers 563 av. J.-C., selon les écrits d'Asoka, les chroniques chinoises et les chroniques cingalaises (*Dipavamsa* et *Mahavamsa*), un prince nommé Siddhartha Gautama naquit dans le nord de l'Inde, dans le petit royaume des Shakya.

Un jour, il quitta son palais avec l'intention de voir son peuple, et le vit content et heureux. Mais soudain, il se heurta successivement à la vieillesse, à la maladie et à la mort. La théorie de l'impact qui provoque une activation de la conscience, devint réalité pour le prince Siddhartha qui, à partir de ce moment, décida de se retirer dans son palais. Il franchit rapidement la première étape de l'Éveil, que tout être humain doit traverser tôt ou tard. Il ressentit la curiosité en voyant les vieillards, les

malades et les morts, et s'approcha pour parler avec les êtres humains, victimes de la souffrance, par l'intermédiaire de Channa, son cocher. Ce rapprochement, dû à l'attraction, lui permit d'entrer en contact avec la souffrance qu'éprouvent les êtres, et ce fut alors son intérêt qui grandit à tel point qu'il décida de consacrer sa vie à trouver un remède pour soulager cette souffrance. Il décida de suivre le dharma de la caste à laquelle il appartenait (1), car le mot *Kshatriya* signifie « celui qui soulage la douleur d'autrui. »

Le prince abandonna son palais pour ne plus jamais y revenir et entra pleinement dans la deuxième étape de la Transformation. En quête d'instruction, il écouta les paroles d'instructeurs tels qu'Alara Kalama et Udraka Ramaputra.

Après peu de temps, il suivit son chemin d'ascèse et de méditation, entrant dans une phase de formation où il mit en pratique les enseignements reçus jusque-là. Il travailla sur la concentration pour contrôler le désir et la pensée et atteindre la sérénité. Ce processus culmina avec le développement d'une conscience pleine et pure. À ce stade, on raconte que Siddhartha intériorisa les enseignements et fut capable d'intégrer, d'abord la mémoire des vies passées ; puis la connaissance complète du karma ; et, enfin, la compréhension de la souffrance et des Quatre Nobles Vérités.

Au cours de la troisième étape de la Transmutation, Siddhartha Gautama parvint à devenir un Bouddha, un « Être Éveillé ». Selon la tradition, comme pour sa naissance, cet événement eut lieu la première nuit de la pleine lune de Vesak, au mois de mai. Pour commencer à parcourir ce long chemin de réalisation, il lui avait suffi d'un premier contact avec la vieillesse, la maladie et la mort.

Vieillesse, maladie et mort nous accompagnent ; elles font partie du chemin de réalisation. As-tu peur ? Ce que nous craignons cache souvent de grands secrets. Et ces grands secrets, une fois découverts, nous permettent de déployer les ailes de la conscience. N'aie pas peur de voler, pourvu que ce soit dans la bonne direction, toujours vers le haut et toujours vers l'avant. Et vole le plus haut que tu peux. ■

(1) La caste des *Kshatriya* : caste des guerriers et des nobles, en Inde

Article traduit par Michèle Morize

Article extrait du site espagnol :

<https://biblioteca.acropolis.org>

Photo : Adobe.Stock.com N° 857167418

© **Nouvelle Acropole**



Vocation et formation des jeunes

Delia STEINBERG GUZMAN

Ancienne Présidente de l'Organisation Internationale Nouvelle Acropole (O.I.N.A.)

Aujourd'hui, pour un jeune, choisir un métier est conditionné à de nombreux impératifs. À quoi donc peut servir l'éducation dans ces conditions ?

Cette lettre est adressée à un jeune dont j'ignore le nom, une de ces personnes que l'on croise dans la rue ou en faisant la queue à la caisse d'une boutique. Un jeune qui incarne et symbolise bien d'autres personnes vivant des situations similaires.

Il fut impossible de ne pas l'écouter alors qu'il confiait à un ami : « J'ai beaucoup de choses à étudier ; je ne pourrai pas sortir ce week-end... Même si, bien sûr, je n'étudie pas autant que je l'aurais voulu, car je n'ai pas obtenu assez de points pour envisager cette carrière... Bref, je me contenterai de ce que j'ai... »

Ces mots étaient accompagnés d'un rire artificiel, d'un ton déçu d'autodérision, d'une acceptation de règles d'un jeu que personne ne comprend.

La plupart des gens savent que notre monde

évolue rapidement, que les choses ne sont plus comme avant, que ce qui était valable il y a peu a été oublié et remplacé par de nouvelles situations. Mais ces changements peuvent-ils affecter des aspects substantiels de l'être humain ?

Les conditions d'aujourd'hui pour déterminer une vocation

Jusqu'à tout récemment — et je crois que c'est toujours le cas —, certaines personnes exprimaient, dès leur plus jeune âge, le désir d'étudier quelque chose, de devenir quelqu'un, d'accomplir une tâche précise une fois devenues adultes. Il est certain que ces vocations pouvaient être déterminées par de nombreux facteurs, depuis la pression familiale jusqu'à la fantaisie, mais au moins il y avait une force intérieure qui dictait leur cap.

Aujourd'hui, si une Vocation existe, s'il y a une volonté intérieure d'atteindre un objectif, elle doit se soumettre à un ensemble de conventions qui anéantissent malheureusement cette impulsion. Il y a des conditions impératives à envisager avant de prendre la décision de suivre une vocation. Quelles seront mes possibilités financières ? Quel prestige gagnerai-je aux yeux du public ? À quelle concurrence serai-je confronté ? Réussirai-je les examens de sélection ou devrai-je me mesurer à des candidats mieux recommandés que moi ? Obtiendrai-je les notes nécessaires pour intégrer la faculté de mon choix ou devrai-je m'orienter vers d'autres études ? Vais-je tenter d'obtenir un diplôme d'un établissement privé, bien que ce diplôme n'ait de reconnaissance nulle part dans mon pays ? Et si je ne poursuis pas d'études universitaires, que deviendrai-je ? Quel sera mon avenir ?

Nous vivons apparemment dans un monde où la communication est rapide et facile ; les États cherchent toutes sortes de normalisations au profit de leurs citoyens ; on parle de monnaies communes, de langues internationales sans négliger les langues locales, de solidarité mondiale... On parle tant de choses qui n'existent pas quand on les cherche ! Quand on

ne peut que faire face à la réalité, force est de constater que nous sommes toujours aussi limités qu'il y a des décennies, et que seuls quelques établissements d'enseignement décident de l'avenir de milliers de jeunes. Il s'avère que si l'on n'étudie pas, on n'est personne, et si l'on étudie, on finit par se sentir moins que rien, car personne ne prête attention au jeune inexpérimenté qui n'offre que ses connaissances naissantes.

C'est une réflexion que je dois au jeune inconnu : l'éducation est-elle un moyen d'élever l'être humain et d'ouvrir des horizons dépassant sa propre évolution et celle de la société, ou est-ce une course vaine dans laquelle sont brisés les plus grands espoirs et l'intégrité psychologique de ceux qui seront les artisans de l'histoire de demain ? ■

Article publié dans la Revue Esfinge en Espagne

Article traduit par Michèle Morize et extrait du site espagnol : <https://biblioteca.acropolis.org>

Photo : AdobeStock_830724316

© Nouvelle Acropole

ACROPOLIS

Un regard philosophique sur le monde

Revue de l'école de philosophie de Nouvelle Acropole France



Revue de l'association Nouvelle Acropole

Siège social : La Cour Pétral

D 941 – 28340 Boissy-lès-Perche

www.nouvelle-acropole.fr

Rédaction : 6 rue Véronèse – 75013 Paris

Tel : 01 42 50 08 40

<http://www.revue-acropolis.com>

secretariat@revue-acropolis.com

Directeur de la publication : Thierry ADDA

Rédactrice en chef : Isabelle OHMANN

Reproduction interdite sans autorisation.

Tous droits réservés à FDNA – 2025 - ISSN 2116-6749

© Toute reproduction partielle ou intégrale

des textes contenus dans cette revue,

doit mentionner le nom de l'auteur,
la source, et l'adresse du site :

<http://www.revue-acropolis.com>

Autorisation de publication à demander à :

secretariat@revue-acropolis.com

Crédit photos : © Nouvelle Acropole - © Unsplash.com - © Adobe Stock.com



Retrouvez la revue Acropolis
sur votre smartphone